

## Recherches sociographiques



Serge GAGNON, *Le passé composé. De Ouellet à Rudin*

Nicole Gagnon

Volume 41, numéro 1, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057331ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057331ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, N. (2000). Compte rendu de [Serge GAGNON, *Le passé composé. De Ouellet à Rudin*]. *Recherches sociographiques*, 41(1), 105–106.

<https://doi.org/10.7202/057331ar>

qu'elle s'était dévoyée de son cours : pourquoi les militants de l'après-guerre n'ont pas pu se reconnaître dans des réformes qu'ils avaient eux-mêmes soutenues.

Gilles Paquet a voulu faire un pamphlet pour dénoncer un récit qui est déjà en passe de faire partie du folklore. Il a voulu repenser une cosmologie de rechange en tissant ensemble les mots-valises de l'idéologie contemporaine. Il a voulu dépasser ce qui n'est pas encore résolu. Il a écrit le livre pour ces administrateurs qui n'attendent plus que cette sanction pour enchâsser ce qu'ils ont fait dans un programme. Lorsqu'on ne se pose que les questions qu'on sait pouvoir résoudre, on n'avoue que les crimes qu'on sait devoir rester impunis.

Jean-Philippe WARREN

---

Serge GAGNON, *Le passé composé. De Ouellet à Rudin*, Montréal, VLB, 1999, 190 p.

Serge Gagnon reprend ici deux études critiques sur l'œuvre de Fernand Ouellet, d'abord publiées en anglais dans *Quebec and its Historians. The Twentieth Century* (1985). La première porte sur la rhétorique et les « thèses hardies » dont « le style est seulement la couche protectrice » (p. 28) ; la seconde s'en prend à la démonstration quantitative de *l'Histoire économique et sociale...* (1966) et de *Bas-Canada* (1976). Ce diptyque ouelletien était précédé, en 1985, d'un texte de jeunesse sur les historiens et la Révolution tranquille, et de deux articles, datant de 1978, sur l'historiographie de la Nouvelle-France. Ici, il est complété par deux écrits tout récents : un panorama de l'historiographie d'après 1960 et une polémique égocentrée contre Ronald RUDIN, qui boucle la boucle avec l'« avant-propos » autobiographique.

Honnête œuvre de circonstance, le panorama sur les « trente ans d'historiographie : de Ouellet à Linteau » ne dépasse guère le bilan-catalogue, sans prétention à l'exhaustivité et basé en bonne part sur une documentation de seconde main : les comptes rendus d'ouvrages. On aurait préféré à ce travail de surface la bonne étude sur l'historiographie de la Nouvelle-France, « de Jean Hamelin à Louise Dechêne », qui apparemment n'a été elle aussi publiée qu'en anglais. Malheureusement, elle n'entrait pas dans le cadre que s'était fixé S. Gagnon : « de Ouellet à Rudin ».

Le « contre Rudin » est plutôt navrant. Quoi qu'il en prône, S. Gagnon a bien mal su « maîtriser ses émotions » ; il tombe tout net dans une paranoïa où se noie ce qu'il y avait de valable dans sa critique. À se fier à ce qu'il en rapporte, Rudin aurait construit son ouvrage sur *Faire de l'histoire au Québec* (U. of Toronto Press, 1997 / Septentrion, 1998) autour de deux grandes figures : Groulx, le héros, et Serge Gagnon, l'adversaire. En fait, celui-ci ne joue que deux rôles fort secondaires dans le récit de Rudin : au titre d'historiographe, à qui emprunter quelque peu, et en tant que figure mineure de la génération historienne « pré-révisionniste », née dans l'entre-deux-guerres, qui va de Frégault (1918) à... disons Serge Gagnon (1939).

D'accord, Rudin est dyslexique, il pratique allègrement la citation tronquée et il convient de se méfier de ce qu'il fait dire à autrui. S. Gagnon n'a cependant rien à lui envier là-dessus ! Et toute critiquable soit-elle, *Faire de l'histoire au Québec* n'est pas une « œuvre médiocre » (p. 172) ni un « livre pamphlétaire » (p. 173). Quelle mouche a piqué S. Gagnon ? À ressasser la question, j'en suis venue à penser que Rudin, qui lui a emprunté tacitement deux grandes (fausses) idées directrices – une « école de Laval » et une génération « révisionniste » – n'a pas suffisamment fait de cas de Gagnon l'historiographe. Selon une rhétorique convenue, un auteur se doit de minimiser l'œuvre de ses prédécesseurs pour mousser l'originalité de la sienne. Lisons Rudin : « on ne réfléchissait guère, chez nous, au rapport qui existe entre l'historiographie et la société dans laquelle elle s'est produite » (p. 9) ; « aucun ouvrage n'a encore été consacré à une analyse d'ensemble de l'historiographie québécoise au XX<sup>e</sup> siècle » (p. 13) ; « aucun effort sérieux n'a encore été fait pour replacer l'historiographie québécoise dans le cadre global de la discipline historique » (p. 20) ; la Semaine d'histoire du Canada de 1925 « mérite certes davantage que le traitement méprisant que lui accorde Serge Gagnon » (p. 61) ; « au Québec, on a fort peu réfléchi à cette ingérence des jugements de valeur dans le travail de l'historien révisionniste » (p. 247). Et voilà pourquoi (?) S. Gagnon serait à bon droit furax et en a à mauvais escient perdu les pédales.

Nicole GAGNON

Département de sociologie,  
Université Laval.

---

Ingo KOLBOOM, Maria LIEBER et Edward REICHEL (dirs), *Le Québec : Société et Cultures - Les enjeux identitaires d'une francophonie lointaine*, Dresden, Dresden University Press, 1998, 298 p.

Depuis plusieurs années, les études québécoises sont l'objet de recherches assidues sur le continent américain mais aussi en Europe francophone et en Europe centrale et orientale. Des associations organisent des colloques ; un *Cahier franco-phonie* sur Gaston Miron est sous presse. On retrouve de véritables spécialistes du Québec dans plusieurs universités, notamment en Allemagne. En 1995 s'est tenu à Münster le XXIV<sup>e</sup> Congrès des Romanistes allemands dont, pour la première fois, une section multidisciplinaire était intitulée « Le Québec – enjeux d'une Francophonie lointaine ».

Les communications faites cette année-là dans ce cadre ont été réunies en un volume sous la direction de trois Romanistes du CIFRAQS (Centre interdisciplinaire de recherche franco-canadiennes / Québec Saxe) de l'Université de Dresde, Ingo Kolboom, Maria Lieber et Edward Reichel. Le volume de 300 pages en petits caractères est dense et fait avec le sérieux qui caractérise le travail des universitaires allemands. Les allocutions sont souvent suivies d'une bibliographie qui permet au